

O chercheur d'idéal, ô rêveur solitaire ,
Sondant l'homme et les champs de ta pensée austère ,
Et surtout le ciel bleu ,
Tu découvres au fond de ces splendeurs écloses ,
Dans le rayonnement qui s'échappe des choses ,
L'art, la nature et Dieu.

L'art ! ah ! sans doute, un soir, sous le sacré portique ,
Où l'ombre nuançait l'éclat du Pentélique ,
Tu l'appris de Platon ,
Quand ton âme, dormant dans les limbes de l'être ,
Flottait avec les vents qui caressaient le maître ,
Noyé dans un rayon.

Là , parmi les senteurs qui s'exhalaien des roses ,
Aux lueurs du couchant semé de reflets roses ,
Aux accords des chansons ,
Comme un lac qui reçoit des trésors dans son onde ,
Tu recueillais en toi la semence féconde
Des divines leçons.

Maintenant tu nous dis, et la pure harmonie ,
Et les longs entretiens du cygne d'Ionie ,
Et l'art et les beaux vers ,
Et, traversant le temps que le barde domine ,
Tu nous fais respirer, sur la sainte colline ,
Les lauriers toujours verts.

Ah ! tu dors bien souvent à l'ombre de leurs branches ,
Lorsque, sous les grands bois, où les Charites blanches
T'accueillent dans leurs bras ,
Tu vas poser ton front parmi les paquerettes ,
Sur le tapis charmant des humbles violettes
Qui te parlent tout bas.